

# AUFRUF

In der letzten Zeit haben sich mehrfach

## Sabotageakte

an Verkehrs- und Industrieanlagen ereignet, die offensichtlich auf kommunistische Verhetzung zurückzuführen sind.

**Aus diesem Grunde sind zunæchst 31 als kommunistische Hetzer bekannte Personen festgenommen worden.**

Unter Hinweis auf die strengen Strafbestimmungen für Sabotagehandlungen warne ich vor jeder unüberlegten Handlung, die schwere Massnahmen nach sich ziehen wird. Wer als Franzose seinem Lande dienen will, hilft, derartige verbrecherische Anschläge zu verhüten.

Béthune, den 18. Juli 1941.

*Kreiskommandantur*

**gez. : Frank**

Hauptmann.

# AVIS

Récemment et à plusieurs reprises se sont produits des

## actes de sabotage

commis à des installations industrielles et aux chemins de fer. Ces faits étant évidemment imputables à la propagande et à l'action communistes,

**31 personnes connues comme communistes militants ont été arrêtées.**

En rappelant que des peines sévères sont prévues pour la répression des actes de sabotage, j'exhorte la population à ne pas se livrer à des actions de ce genre qui entraîneraient les mesures les plus rigoureuses. Celui qui veut servir son pays en bon Français, fera tout son possible pour empêcher le renouvellement de ces actes criminels.

Béthune, le 18 Juillet 1941.

*Kreiskommandantur*

**signé : Frank**

Hauptmann.



Fernand Cagliotti

Inspecteur de la Police Nationale



*Vendredi 5 décembre 1941, 7h40*

Le réveil sonne trop brutalement, m'extirpe d'un coup sec de mes rêves comme un verre d'eau glacée en pleine figure. Ma main se tend vers le réveil et l'éteint d'un geste précis. Il me faut encore quelques instants pour sortir de ce lit trop froid et trop vide. Débarbouillé, rasé, habillé, je me traîne jusqu'à la cuisine. Toujours pas d'odeur de pain grillé, toujours pas d'odeur de café chaud, toujours pas de chaleur du four déjà allumé. Ce matin, c'est chicorée, encore. Qui a bien pu inventer un truc aussi insipide ? Comme d'habitude, je fais mes demi tartines, mais je ne trouve pas l'appétit de les manger. Intérieurement je suis déjà au travail, devant les rapports d'attentats, de sabotages, de morts et d'otages fusillés. Toutes ces pensées sombres ne se dissiperont qu'une fois arrivé au commissariat, quand je lirai qu'aucun crime n'a été commis contre l'occupant. A ce moment seulement je pourrai souffler et prier pour que les terroristes se tiennent tranquille quelques jours de plus, le temps que Marie, ma chère épouse, soit libérée.

Les tartines emballées - les temps sont durs et il ne faut rien gâcher - j'enfourche mon vélo. Le soleil d'hiver n'est pas encore levé, mais les gens sont déjà dehors. Les bombardements de la semaine dernière ont laissé pas mal de débris sur la route, et les équipes de la Défense Passive sont surchargées de travail. Aujourd'hui, ils sont encore à déblayer l'internat de l'école secondaire qui été détruit lors du dernier raid anglais. Il ne restait que le vieux gardien, qui était dur d'oreille et n'avait pas entendu l'alerte quand les bombes ont touché le bâtiment. Un attroupement de voisines attire mon attention. Je m'arrête, salue ces dames et leur demande des nouvelles. On m'apprend que le vieil homme est finalement mort. Mon devoir et ma compassion m'ordonnent de m'arrêter et me découvrir. Je les quitte en silence, les laissant à leur discussions et soulagement hypocrite. Je dois tout de même reconnaître que je préfère apprendre la mort d'un vieil homme que d'un gamin. J'aurais aimé avoir des enfants moi aussi. Mais pour les voir partir comme ça ? Pour les voir mourir de faim, de froid ou de maladie ? Pour les voir grandir dans un pays occupé, sous la suspicion permanente de leurs voisins ou de leurs amis ? Sans doute pas.

Ces pensées m'accompagnent jusqu'à mon arrivée au commissariat de Lorient. D'un signe de tête je salue Guemelec à l'entrée, qui me répond de même. Mon premier geste, une fois arrivé, est d'aller voir les factionnaires de nuit, Thénard et Drouan en l'occurrence. Drouan me voit arriver et à la manière dont Thénard relève la tête, je suppose que son collègue vient de lui signaler mon arrivée. Les deux se lèvent à mon approche, mais Thénard prend son temps et me défie du regard bovin de celui que rien ne peut atteindre. Je l'ai entendu une fois



grommeler "putain de rital" en pensant que je ne l'entendrai pas. C'est triste mais je n'ai jamais rien répondu. Je pense que je vaudrais mieux que ça, ou alors j'étais trop lâche pour chercher la confrontation. Je préfère penser que je suis trop fier.

- Messieurs !

- Bonjour, inspecteur.

- De l'agitation cette nuit ?

C'est Drouan qui me répond. Thénard ne m'adressera la parole que si je lui pose directement la question.

- Un peu sur les quais, on a coincé le vieil Auguste en train de faire du marché noir. Sinon rien du côté des Rouges.

Première bonne nouvelle. Je me crispe en posant la question suivante, celle que je pose tous les matins en arrivant depuis que Marie est emprisonnée.

- Et du côté de la Kommandantur ?

- Rien, inspecteur.

Je sens un poids qui quitte mes épaules. Chacun de mes muscles se détend enfin. Je peux souffler, Marie ne sera pas exécutée aujourd'hui.

- Très bien, merci.

Une journée de plus de gagné. Une journée de plus pour la libérer. Cette pensée m'obsède toute la matinée et m'ôte toute efficacité. Chagrol, qui partage mon bureau le voit bien, et n'hésite pas à me faire son petit numéro de coq bien dressé.

- Regarde ça, me dit-il en me tendant un tract orné de la faucille et du marteau.

Ma seule envie à ce moment est de les envoyer balader à travers la pièce, lui et son foutu tract. Mais je me retiens. Je n'ai pas besoin de ce genre de problèmes en plus. La connerie quotidienne de mes collègues me suffit déjà.

- T'as vu ce qu'ils mettent ces salopards ?

Mes yeux fatigués parcourent les quelques lignes accusatrices, la propagande est grotesque et m'arracherait presque un sourire de dépit. Je le roule en boule et le relance dans sa direction, manquant son bureau et l'obligeant à le ramasser.

- T'es devenu coco ou quoi ? Me dis pas que ça te donne pas envie d'en avoir un sous la main, juste là, à portée de matraque ! J'te lui f'rai comprendre moi !

- Comme à l'imprimerie clandestine ? Rétorquais-je.

Le silence est soudain, et total. Cela s'est passé hier. Les informations sur la cache étaient correctes, et la descente a été aussi soudaine que brutale, comme d'habitude avec le commissaire Morel. Un fin limier, celui-là. On était trois, le commissaire, Chagrol et moi. Mais là où on s'attendait à faire un bon coup de filet, on est tombé sur un jeune type, tout seul. Celui-ci nous a vu débouler en hurlant et s'est carapaté sans attendre. Chagrol était devant, il a pas hésité, il a foncé. Moi j'ai préféré assurer les arrières du commissaire. On a entendu un cri puis un coup de feu. Le premier coup



est toujours censé être un coup de semonce, pour bien faire comprendre qu'on est prêt à tirer. Chagrol est passé outre. On l'a rejoint à temps pour voir le jeune pousser son dernier soupir.

Même pour un coco, même en temps de guerre, un coup comme ça, ça passe plutôt mal dans le rapport. Surtout quand on vient d'être muté de Marseille pour d'obscurcs raisons, comme c'était son cas. Mais le commissaire ne voulait pas voir tous les rouges de la ville se mettre à filer les flics pour les coincer un par un, il a donc couvert l'affaire. Le gars a agressé l'inspecteur Chagrol, celui-ci s'est juste défendu et l'accident est arrivé, voilà la version officielle. Personne n'a trouvé à y redire. C'est moche, et je ne devrais pas cautionner ça, mais je n'ai pas envie de me mettre le commissaire à dos, surtout en ce moment.

- J't'emmerde, répond Chagrol.

Le ton est sec. Il s'allume une clope et sort de la pièce en défonçant la porte. Je prends un petit plaisir à le voir s'énervier ainsi. Chagrol a bien besoin de se faire rabattre le caquet de temps en temps. Ici, dans ce commissariat, il représente le bon type : français de souche, fidèle au Maréchal, arrogant, brutal. Moi c'est un peu l'inverse, je l'ouvre pas, je parle pas de politique et je fais bien mon boulot. Pourtant la moitié de mes collègues évitent de me parler. Juste à cause de mon nom. Cagliotti. C'est mon père qu'était italien, moi je suis né en France, à Paris. Lorient j'y suis presque tombé par hasard, et le hasard a bien fait les choses, j'y ai rencontré Marie Abgrall, qui est devenue ma femme, Marie Cagliotti.

Le 25 novembre 1941 Marie est arrêtée pour "diffusion d'idéologie communiste" et emmenée à la citadelle de Port-Louis, le camp d'internement politique du Morbihan. Marie, communiste ? Ce serait plutôt l'inverse. En bonne bretonne, elle est née dans une famille très catholique, alors prendre parti pour les bouffeurs de curé... je penche plutôt pour une homonymie ou une erreur dans les fichiers des Renseignements Généraux. Ce serait pas la première fois : depuis quelques années, ils fichent tous les étrangers et l'année dernière, certains qui avaient été naturalisés récemment ont perdu la nationalité française. Tout ça a dû entraîner un merdier sans nom. La raison importe peu au final, car ces camps sont des antichambres de la mort. Depuis que les communistes ont commencé leurs attentats, les allemands eux, répliquent en exécutant des otages, qu'ils prennent directement dans ces camps. C'est moins impopulaire d'exécuter des communistes que des honnêtes citoyens français...

Personne ne s'imaginer qu'ils iront jusqu'à exécuter des femmes mais je ne peux pas compter là dessus. Cela fait dix jours que je vis au ralenti et que je remue ciel et terre pour la faire libérer. Les courriers, les appels téléphoniques, rien n'y a fait, jusqu'à ce qu'on me propose un marché odieux. Je m'allume une cigarette, repensant à la manière dont les choses se sont déroulées pour que j'en arrive là.



Tout a commencé par Claude, un ami qui travaille à la préfecture. Quand Marie a été arrêtée par les gendarmes, c'est lui qui est venu me voir et qui m'a parlé du sous-préfet. Il était prêt à faire le nécessaire pour libérer Marie contre une certaine somme d'argent. Une grosse somme d'argent avait souligné Claude, très grosse.

- 20 000 francs, au moins.

- Tu plaisantes j'espère ? Il faudrait que je vende la maison ! Et qui a envie d'acheter une maison sous les bombardements ?

- Ecoute, il y a beaucoup de pattes à graisser dans l'opération, et tout le monde veut toucher sa part.

*Y compris toi*, avais-je alors pensé en silence. Cette discussion m'avait ouvert les yeux sur certains "amis" et leur manière de combattre l'Occupation. Le soir même je faisais mes comptes. Seul, je n'avais aucune chance d'arriver à 25 000 francs. Même à 5000. Je passais les jours suivants à faire le tour de mes connaissances, mais la guerre était là pour tout le monde et personne n'avait plusieurs milliers de francs à me donner, ni même à me prêter. Je commençais à considérer les solutions les plus extrêmes, une bouteille d'alcool comme compagnon, quand ma belle-soeur est venue frapper à ma porte, le dimanche 30 novembre au soir.

Geneviève est le mouton noir de ma belle famille : une jeune fille perdue, à la rue, qui avait trouvé refuge dans un bordel de Lorient, les *Délices de l'Orient*. Marie n'a jamais abordé le sujet, mais que je sais qu'elle éprouve une affection particulière pour elle. Je n'ai pas eu pas le courage de la chasser, surtout en voyant l'air apeuré sur son visage.

- Qu'est ce qui t'arrive ?

Mon ton était rendu agressif par l'alcool. Je m'installais en face d'elle avec des gestes maladroits.

- Voilà, je ... j'ai besoin d'une carte d'identité et tu es la seule personne que je connaisse qui pourrait, enfin qui saurait où je pourrais trouver ...

- Tu viens me voir pour ça ? Est ce que tu sais où est Marie en ce moment ? Est-ce que tu le sais ?

Je jettais avec violence la bouteille contre le mur, mon impuissance à sauver Marie se transformant en rage envers sa soeur. Je prononçais des mots, des phrases que je regretterais plus tard, qui la firent pleurer, mais pourtant elle ne dit rien, se contentant de sangloter en silence, secouée par des soubresauts, la main sur sa bouche. Quand j'en eu enfin fini, je me réinstallais sur la chaise et vidais mon verre d'un seul trait.

- J'ai besoin de 20 000 francs pour libérer Marie.

Je tendis la main vers la bouteille, mais je ne la trouvais pas. Le silence se fit. Les pleurs de Geneviève se calmèrent, avant qu'elle ne prenne timidement la parole.



- Je peux peut être ... la personne qui me demande cette carte d'identité, elle les a peut être.

- Qui ?

- Je ... elle se mordit les lèvres et regarda ailleurs, avant de craquer dans un gémissement. Je ne peux pas te dire son nom, mais je suis sûre qu'il payera.

Je regardais le fond de mon verre, la lumière se reflétait dans les dernières gouttes de liqueur ambrée. Mon esprit engourdi essayait de savoir où tout cela me mènerait, mais d'un haussement d'épaules, je balayais toute hésitation.

- Très bien, il me faudra une photo de lui, une photo d'identité.

Geneviève hocha la tête et quitta la maison sans un seul mot. Je ramassais les morceaux de verre dans la cuisine, tout en essayant d'imaginer comment j'allais réaliser cet exploit. Mais ce ne fut pas bien difficile. Prétextant un besoin pour les rapports, un tour aux archives me fournit ce dont j'avais besoin dans un stock de faux papiers vierges, saisis le mois dernier chez des communistes clandestins. Geneviève me rapporta la photo le lendemain même de notre entrevue. Un homme jeune dont l'ai déjà oublié le visage. Pour le nom, Maurice Verbier, m'avait dit Geneviève : peu importe la date de naissance, il fallait lui donner vingt-cinq ans. Je ne posais aucune question, moins j'en savais, mieux cela vaudrait. Une nouvelle visite à la préfecture me permit de proposer à Claude ce nouveau marché : il fallait qu'il tamponne cette carte d'identité et qu'elle soit inscrite dans les registres officiels. Avec un sourire de hyène, il me dit qu'il ne m'en coûterait que 5000 francs de plus, et qu'il me ferait parvenir la carte dès qu'elle serait prête.

En quelques jours et pour sauver Marie, j'avais salement glissé du mauvais côté de la loi.

La cigarette me brûle les doigts, me ramenant à cette froide réalité du 5 décembre. Il est midi, l'heure pour moi d'affronter le commissaire pour lui faire mon rapport de la matinée. Claude devrait me ramener la carte d'identité dans l'après-midi, et il faudra alors que j'aille l'amener aux *Délices de l'Orient* dès que possible. Comme je suis de service la nuit à venir - vu nos effectifs maigres, faire une journée de quinze heures ne devient pas rare - je vais trouver un stratagème pour passer au bordel sur mes heures de service.

J'écrase la clope avec ses comparses et me dirige vers le bureau au fond du couloir. Je l'entends hurler et l'une des secrétaires ressort en pleurant. D'après les rumeurs, ça ne va pas très fort entre lui et sa femme ces derniers temps. Je frappe sans douceur à la porte, et j'attends sa réponse pour entrer. Son bureau est mal rangé, les cendriers non vidés, et lui même a une sale gueule : mal rasé, des cernes violacées et les yeux rouges. La bouteille vide qui traîne dans un coin est un sérieux indice. Je ne me sens pas vraiment capable de lui jeter la pierre. Ma chambre est dans le même état que son bureau.



Sans même lever la tête de son journal, le commissaire me répond d'une voix rendue rêche par l'alcool et le tabac.

- Oui, Cagliotti ?

- On a chopé le vieil Auguste en train de faire du recel cette nuit, il a bavé quelques noms. Du coup, je pensais aller faire un tour du côté des *Délices de l'Orient* ce soir.

Le vieux mégot qu'il mâche arrête sa course et il lève le regard vers moi. D'un seul coup, son visage ressemble à celui d'un chien hargneux, fou. Je sens les poils de ma nuque se dresser. Se pourrait-il qu'il sache ? Que Claude m'ait vendu ? Aucun muscle de mon visage ne bouge mais mon ventre gargouiller. Le commissaire détourne le regard aussi brutalement qu'il l'a levé.

- D'accord. Remplissez moi un papelard et déposez-le sur mon bureau.

D'un signe de tête, je le remercie et sors sans le quitter du regard. Mais une fois la porte refermée, je réalise soudainement ce que je risque si je suis surpris dans mon entreprise. La taule ? Les travaux forcés ? Surtout, ma femme risque de croupir dans sa prison avec le risque d'être fusillée au prochain attentat. Je retourne à mon bureau, ces pensées bien ancrées en tête. Une nouvelle résolution, froide et intransigeante apparaît en moi.

L'après midi passe très vite, je trouve de nombreuses manières de m'occuper. Je vérifie constamment ma montre. 18 h. Je prétexte d'aller m'acheter des cigarettes pour aller faire un tour au café en face. Personne ne semble se poser de questions, tout le monde sait qu'en ce moment, j'ai souvent besoin de m'en jeter un p'tit de temps à autre. La gabardine même pas fermée, je traverse la rue d'un pas lourd, ouvre la porte du troquet, cherche les noms sur les visages devant moi et m'installe au comptoir. Roger, un ancien docker d'une centaine de kilos, m'apostrophe avec son teint gris et sa moustache de morse. Un cognac arrive devant moi, il disparaît aussitôt, et un autre prend sa place. 18 h 10 la porte s'ouvre et Claude arrive enfin. Il ne semble pas vraiment à l'aise, mais il s'assied quand même à côté de moi. Un autre cognac arrive.

- Je te préviens, je ne referai pas ça tous les jours, ni même tous les mois ! Ah ça a été un sacré bazar d'y arriver, je ne te raconte pas !

- Mais tu l'as sur toi là ?

- Oui, oui bien sûr. Tiens.

Il me tend une petite enveloppe sortie de sa sacoche. A l'intérieur, les papiers, signés, officiels. Je ne commets pas l'erreur de les sortir ici. Je le remercie et vide mon cognac. Au moment de sortir, Claude me lance :

- J'espère que ton ami a de quoi payer. Pour ta femme, c'est presque arrangé, il ne manque que l'argent. Je te fais encore crédit jusqu'à demain, mais après...

D'un seul coup, je me rappelle pourquoi Claude a accepté de m'aider. La bonne humeur disparaît face à une réalité glaciale. J'acquiesce d'un



signe de tête et repars vers le commissariat, l'enveloppe en sécurité dans ma poche, un nouvel espoir en tête.

- Cagliotti, le commissaire veut te voir !

La boule au ventre revient se loger dans mes entrailles. Mais pas question d'être surpris cette fois-ci, il ne doit s'agir que d'un détail mineur de paperasse. Je frappe à son bureau, et c'est lui même qui m'ouvre la porte, habillé, son chapeau à la main.

- Cagliotti, prenez votre manteau et votre flingue, les *Délices* nous attendent !

- Commissaire ?

- Je m'encroûte derrière ce bureau, une opération sur le terrain me fera le plus grand bien. Et puis, je suis sûr que nous allons trouver quelque chose d'intéressant là bas.

Malgré son agitation, la lueur de folie qu'il a dans le regard n'a toujours pas disparu. Je cherche une excuse soudaine, mais rien ne vient, et je réalise que de toute manière, je n'ai pas vraiment le choix. Une fois prêts, nous partons à pied. Nous avons pris l'habitude depuis que toute l'essence est siphonnée par l'armée allemande. Nous pourrions y aller en vélo mais je me demande si le commissaire tiendrait dessus. Et puis, si marcher permet de lui éclaircir l'esprit, je ne vais pas m'en plaindre. Sur le chemin il rajoute:

- Chagrol nous rejoindra pas loin.

Personne ne parle. Des milliers de pensées me viennent à l'esprit : est ce un piège ? Que recherche vraiment le commissaire ? Le vieil Auguste n'a jamais parlé des *Délices*, ça j'en suis sûr, c'est un bobard que j'ai inventé. Cet établissement de passes n'a jamais posé de problèmes jusque-là, une petite maison close avec deux, trois putes qui accueille aussi bien des français modestes que quelques boches. Pourquoi y aller juste nous trois ? Pourquoi ce soir précisément ? Nous nous arrêtons à un coin de rue et un camion allemand nous éclaire de ses phares. Nos manteaux projettent des ombres menaçantes sur les pavés rendus humides par la pluie de la journée. Nous attendons encore de longues minutes avant que Chagrol ne nous rejoigne enfin. Le commissaire lui fait bien comprendre qu'il n'a pas aimé attendre, puis nous nous remettons en route. Le bordel n'est qu'à deux rues d'ici. Sur le chemin, une étrange pensée me pousse à regarder le ciel. Peu de nuages, une pleine lune. La lune des bombardiers. Mais la porte s'ouvre, et nous nous engouffrons dans la lumière, la chaleur, la musique et les rires des *Délices de l'Orient*.